

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Samedi 5 octobre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Samedi 5 octobre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Inquiétude](#), [Monarchie](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Presse](#), [République](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1850-10-05

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2860, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Samedi 5 oct. 1850

Votre trouble me désole. Je vous assure qu'il est excessif. Que peut dire cette femme ? Des choses désagréables ; rien de plus car il n'y a rien. En mettant donc les choses au pis, ce pourrait être un grand ennui, un vif déplaisir ; mais voilà tout.

Je sais trop que des paroles ne remettent pas des nerfs ébranlés, pourtant vous avez l'esprit si juste et si ferme, quand vous oubliez vos nerfs, que ce qui est, ce qui est réellement ne peut pas ne pas finir par vous frapper et par vous calmer. Il n'y a vraiment pas, dans ceci de quoi être agitée comme je vous vois. J'ai bien quelque droit de vous le dire, car j'y suis intéressé aussi. Voyez la chose comme elle est dans sa juste mesure. elle ne vous empêchera plus de dormir. D'ailleurs j'ai la confiance qu'on réussira à prévenir le désagrément. Il importe peu qu'on fasse exactement ce que j'ai indiqué. Vos conseillers sont très intelligents ; ils trouveront ce qu'il y a de mieux à faire. Et plus j'y pense, plus je me persuade que cette femme ne veut, après tout, que ce qu'elle demande et qu'elle serait bien fâchée d'être refusée. C'est un acte de mendicité infâme. J'espère que vous m'apprendrez bientôt que tout est réglé et que vous êtes plus calme. Moi aussi, cela m'a empêché de dormir cette nuit, pour vous.

Je ne lis pas l'Opinion publique, mais j'ai vu dans l'Estafette la citation dont vous parle M. Molé. Je me suis bien rappelé le passage. Je crois qu'il est dans un de mes cours. J'y ai traité plusieurs fois cette question-là. Je reçois une lettre curieuse de M. Moulin. Plus curieuse que d'autres parce que ce qu'il me dit est en contradiction avec ce qu'on me dit d'ailleurs et avec ce que j'observe moi-même ici. " La lassitude et l'impatience du pays, me dit-il, sont extrêmes. Il veut en finir à tout prix. Il acceptera, il sollicitera, il exigera un mauvais expédient si on ne lui fait pas entrevoir comme prochaine une grande et définitive solution. Dans nos départements du centre, le socialisme a conservé presque toutes ses forces ; ce qu'il paraît en avoir perdu se retrouverait dans une crise d'élections générales. La loi électorale ne lui ferait obstacle que sous cette condition, difficile à réaliser, que toutes les fractions du parti modéré, Napoléoniens, Orléanistes, Légitimistes, Clergé, Républicains paisibles, s'il en est encore, seraient, comme aux élections du 13 mai 1849, parfaitement unies, et disciplinées.

Si l'on convoque jamais une Constituante, chaque parti arborant son drapeau, l'accord ne sera plus possible et le socialisme aura beau jeu. Aussi, dans nos départements, le parti modéré n'a qu'un vœu, qu'un cri. Pas de Constituante ! Plus d'élections par le suffrage universel, ou quasi-universel ! Que l'Assemblée législative en finisse comme elle voudra le mieux qu'elle pourra avec le président, ou le général Changarnier, ou tout autre, par la Monarchie, ou, si la Monarchie n'est pas encore possible, pas la république autrement constituée ! Voilà ce que j'entends dire, répéter depuis bientôt deux mois par nos anciens amis. Ce n'est pas seulement un désir véhément, c'est une idée fixe. Je n'ai pas été peu surpris de trouver cette disposition tout aussi vive, tout aussi manquée dans les légitimistes malgré leurs journaux et le mot d'ordre de leurs chefs, que dans les anciens conservateurs. Quant au Président il a sensiblement perdu dans les masses ; il gagne faute d'autres, dans la bourgeoisie propriétaire et il a conquis jusqu'à nouveau changement, la plus grande partie du monde officiel. Le pays que j'habite n'est pas si pressé, et verrait le mauvais oeil quiconque prendrait l'initiative d'une seconde nouvelle.

Montebello est-il à Paris ? Ou savez-vous quand il y revient ? Adieu, Adieu.

Je n'ai pas encore ouvert mes journaux. Je suis bien plus préoccupé de votre agitation que de celle de la Hesse. Je persiste à ne pas croire à la guerre. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Samedi 5 octobre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1850-10-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 05/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3548>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 5 oct. 1850

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

la main blanche et qu'il
arrivent tous trop tard.

Adieu, adieu. j'ai vu ton

ou a ordonné de presser publiquement
dans le Royaume.

adieu, adieu. j'ai vu ton
le d'emp, il s'en saut.
par plus long que moi.

le petit va voir ici les
le délai, le délai fatal ^{éprouvé}
i'uk affreux. adieu.

i'uk bien des de ne par voir
avoir après de moi dans
le mouvement le plus affreux
adieu.

Vendredi 5 Dec 1852

2263

Votre semblé me désolé. Je vous
assure qu'il est excessif. On peut dire celle femme
de choses désagréables; rien de plus, car il n'y a
rien. En mettant donc les choses au pis, le pourrait
être un grand amour, un vif déplaisir; mais
voilà tout. Je sais trop que les paroles ne
remettent pas de nerfs ébranlés. Pourtant vous
avez l'aspect si juste et si ferme, quand vous
oubliez vos nerfs, que ce qui est, ce qui est
ne'elle ment ne peut pas ne pas finir pas
vous frapper et par vous talons. Il n'y a
vraiment pas, dans ceci, de quoi être agité
comme je vous vois. J'ai bien quelque chose à
vous le dire, car j'y suis intéressé aussi. Voyez
la chose comme elle est, dans la juste mesure,
elle ne vous empêchera plus de dormir.

D'ailleurs j'ai la confiance qu'on s'efforcera
à prévenir le désagrément. Il importe peu
qu'on fasse exactement ce que j'ai indiqué. Nos
conseillers sont très intelligents; ils trouveront
ce qu'il y a de mieux à faire. Et plus j'y
pense, plus je me persuade que cette femme ne
veut, après tout, que ce qu'elle demande, et

qu'elle soust bien fâchée d'être refusée. C'est un acte de manducate infame. Espérez que vous m'apprendrez bientôt que tout est réglé, et que vous êtes plus calme. Moi aussi, cela m'a empêché de dormir cette nuit, pour vous.

Je ne lis pas l'opinion publique, mais j'ai vu dans l'Estafette la citation dont vous parlez au Mot. Je me suis bien rappelé le passage. Je crain qu'il ait dans un de mes cours. D'y ai traité plusieurs fois cette question là.

Je reçois une lettre curieuse de M. Drouin. Par curieuse, que d'autre parce qu'il me dit en contradiction avec ce qu'on me dit d'ailleurs et avec ce que j'observe moi-même ici. « La latitude et l'impopularité du pays, me dit-il, sont extrêmes. Il vient en fin à tout prix. Il acceptera, il sollicitera, il exigera un mauvais expédient. » On ne lui fait pas entrevoir comme prochaine une fraude et définitive solution. Dans nos départements du centre, le socialisme a conquis presque toute la force; ce qu'il parait en avoir perdu se retrouvera dans une loi d'élection générale. La loi électorale ne lui fait obstacle que sous cette condition, difficile, à réaliser, que toutes les fractions du parti modéré, Napoléonien, Orleaniste, Législimiste, Clergé, Républicain, paisible, s'il en est encore, se joignent, comme aux élections,

du 19 mai 1849, parfaitement unie, et disciplinée. Si l'on conçoit jamais une Constituante, chaque parti arborant son drapeau, l'accord n'est pas possible et le socialisme aura beau jeu. Aussi, dans nos départements, le parti modéré n'a qu'un vœu, qu'un cri - Pas de Constituante! Plus d'élection par le suffrage universel, ou quasi-universel! L'Assemblée législative en finira comme elle voudra, le mieux qu'elle pourra, avec le Président, ou le général Changarnier, ou tout autre, par la menace, ou, si la monarchie n'est pas encore possible, par la République autocratiquement constituée! — Voilà ce que j'entends dire, répéter, depuis bientôt deux mois, par nos anciens amis. Ce n'est pas seulement un bruit méhement, c'est une idée fixe. Je n'ai pas été peu surpris de trouver cette disposition tout aussi vive, tout aussi marquée dans le législimiste, malgré leurs journaux et le mot d'ordre de leur chef, que dans les anciens conservateurs. Quant au Président, il a sensiblement perdu dans la masse; il gagne, faute d'autres, dans la bourgeoisie propriétaire, et il a conquis, jusqu'à nouveau changement, la plus grande partie du monde officiel.

Le pays que j'habite n'est pas si pressé, et verrait le mauvais ail quiconque prendrait l'initiative d'une seconde nouvelle.

Montebello est-il à Paris? ou savez-vous pour il y revient?

Adieu, Adieu. Je n'ai pas encore ouvert mes
journaux. Je suis bien plus préoccupé de votre
agitation que de celle de la presse. Le péril est
de pas enraciné à la guene. Adieu. 